



## **Introduction**

Quiconque écrit sur les dodos doit être prudent. La plupart des publications sont pauvres et contradictoires. Le meilleur livre sur le sujet reste celui de Strickland et Melville, édité en 1848 (bien avant que les squelettes de dodo ne soient disponibles à l'étude). C'est un modèle de rigueur scientifique.

Quelques mots sur les dodos « empaillés » dans les musées. Beaucoup de gens croient alors voir un vrai dodo. C'est faux. Malgré la ressemblance, ces dodos sont reconstitués à partir des plumes d'autres oiseaux. Les plus réussis, les plus anciens, sont l'œuvre de la Rowland Company de Londres, une entreprise de taxidermistes florissante en activité de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle jusqu'en 1970. Cette entreprise n'était pas la seule à en fabriquer comme en témoigne le tableau d'Henri Coleas (1903) intitulé « Fabrication d'un dodo dans l'atelier Oustalet », du nom d'un célèbre ornithologue qui travailla au Musée d'Histoire Naturelle de Paris.

Une autre idée reçue a été véhiculée par le travail de Sir Temple (1983) qui pensait que les graines d'un arbre, le Tambalacoque, ne germaient que si elles avaient été mangées et rejetées par les dodos. Au XX<sup>ème</sup> siècle, il a été prouvé que ces graines germaient sans l'intervention du dodo. Dans les vieux textes toujours, il est dit que les dodos avalaient des pierres de la taille d'un poing humain. Ceci a beaucoup intrigué ceux qui ont pu les observer. En réalité, il n'y a rien d'inhabituel à cela. Un grand nombre d'espèces d'oiseaux font de même pour faciliter la digestion. On en sait heureusement davantage aujourd'hui sur le mode de vie du dodo. Il semble qu'il vivait en groupes plutôt importants. Les dodos n'occupaient sans doute pas toute l'île. Certains pensent qu'ils se sont regroupés sur les zones côtières les plus sèches à l'ouest et au sud de l'île Maurice, là où on les observa jadis. Ils se nourrissaient de fruits mais il est probable qu'ils traînaient le long du rivage à la recherche de coquillages et autres produits de la mer comme le font les plus gros pigeons.

Cet oiseau plaisant n'existe malheureusement plus aujourd'hui. Son âme est partie rejoindre l'*archéoptérix* en des lieux inconnus. Triste destin d'une espèce chassée par l'homme. Combien d'autres espèces sont en voie de disparition ? Que laisserons-nous à nos enfants et petits enfants ?

## **Histoire d'une extermination**

Chacun connaît l'archipel des Mascareignes, même s'il en ignore souvent le nom et la situation géographique : département français pour l'île de la Réunion, paradis touristique pour l'île Maurice et île secrète pour Rodriguez. L'archipel est situé dans l'océan indien, à l'est de Madagascar. Le dronte, communément appelé dodo, est le plus célèbre des oiseaux de ces îles. Il fut découvert sur l'île Maurice en 1598, par des marins hollandais et il disparut vers 1682. Le dodo appartient à la famille disparue des raphidés, proche de celle des pigeons. C'est le *Raphus cucullatus* des ornithologues. C'était un gros oiseau, à peu près de la taille d'un cygne. D'une hauteur de 60 à 70cm, il pesait dans les 20 kilos et ne pouvait pas voler à cause de ses ailes atrophiées. Il avait un plumage de couleur gris-blanc ou jaune, une queue frisottée (plumes rectrices réduites formant un bouquet sur le croupion de couleur blanche), des pattes robustes, et un bec fort, crochu et long, orné de lamelles cornées, bien adapté à un régime composé de grains, de fruits durs et peut-être d'escargots terrestres. Dans les récits des marins, le jeune pousse des cris d'oison. Le dodo construisait son nid sur le sol avec des feuilles où la femelle pondait un seul gros œuf blanc dont la durée d'incubation reste inconnue. D'après les témoignages datant de 1669, les marins les chassaient l'un vers l'autre pour les saisir avec les mains tandis que le dodo pinçait plus fort avec son bec pour se défendre. Incapables de voler, ils se laissaient prendre et assommer à coup de gourdin. L'homme avait peu de difficultés à attraper ces oiseaux quand il en trouvait. La dernière fois qu'un dodo vivant aurait été observé remonte à 1662 et 1681.

Il aura suffi de moins de 84 ans pour que disparaisse l'un des oiseaux les plus étranges que notre planète ait porté et pour qu'il devienne le symbole des oiseaux disparus. Chassé pour être mangé, inapte à voler et vulnérable, il était un met de choix pour nourrir les équipages de navire qui avaient ainsi un apport de chair fraîche après de longs mois passés en mer : quatre ou cinq individus suffisaient à ravitailler tout un équipage. « Leur chair est excellente » disaient les matelots à l'inverse des officiers qui la trouvaient « coriace et huileuse » et qui baptisèrent l'espèce *Walghrogel*, « oiseau dégoûtant ». Traqué également par les chiens, les chats et les rats laissés sur l'île par les marins et revenus à l'état sauvage, le dodo s'éteignit dès 1680. La curiosité poussa les navigateurs et les naturalistes à tenter de ramener certains spécimens, les uns pour en faire l'élevage, les autres pour faire découvrir cet animal de grande curiosité dans les jardins et volières. Neuf ou dix d'entre eux avaient atteint la Hollande, un spécimen aurait été envoyé à Surat en Inde, un autre encore au Japon et il en serait arrivé deux en Angleterre et deux au Havre. Les conditions de transport n'étaient guère favorables sur les navires et de nombreux oiseaux en sont morts. De tous ces spécimens, il ne reste qu'une tête séchée à l'Ashmolean Museum (Oxford), une patte au British Museum et plusieurs centaines d'ossements récoltés après sa disparition dans divers musées. Le musée Guimet d'histoire naturelle conserve notamment un squelette complet dans ses collections. On peut compter aussi sur de nombreux témoignages et quelques dessins. A peine son extinction fut-elle constatée en 1801, que le Muséum d'Histoire Naturelle de Paris confiait au laboratoire de taxidermie le soin de le faire revivre à travers un modèle de plâtre et de cire, puis en résine.

D'après les récits et les représentations figurées du XVIIIème siècle, le dernier spécimen en provenance de la Réunion, serait mort sur un navire français rentrant du pays entre 1735 et 1746 mais le fameux « dodo blanc » de l'île de la Réunion pourrait n'avoir jamais existé. Malgré des fouilles intensives, les spécialistes n'ont en effet jamais découvert sur l'île d'ossements de dodos : ils n'ont retrouvé que des os d'ibis. En 2002, de l'ADN a été prélevé sur un dodo naturalisé. L'espèce actuelle la plus proche du dodo est *Caloenas nicobarica*, le pigeon de Nicobar. On le trouve dans les îles Andaman et Nicobar à l'ouest, jusqu'en Indonésie, Philippines, Nouvelle Guinée et Salomon à l'est. Il vit dans les îles boisées en marge des grandes masses continentales ou des grandes îles et évolue également dans la Mangrove, buissons et forêts basses. L'analyse de l'ADN a confirmé la parenté avec les pigeons, les colombes, les solitaires (*Sciences et Vie* n°106, mai 2002, p.12). L'île Rodriguez hébergeait un autre cousin du dodo, le solitaire (*Pezophaps solitaria*).

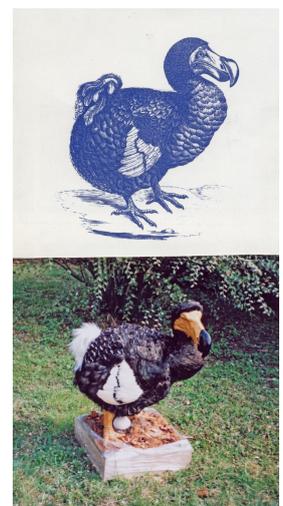
### Reconstitution d'un dodo pour le musée des Pierres folles

J'ai toujours été fasciné par cet oiseau mythique, depuis mon enfance à l'école et j'ai eu la chance de le retrouver en travaillant au Musée Guimet d'Histoire naturelle de Lyon entre 1975 et 2004. J'ai pu rencontrer de



nombreux scientifiques dans divers domaines, en particulier en zoologie, paléontologie, préhistoire. En zoologie, j'ai eu l'occasion de collaborer avec un taxidermiste restaurateur et sa femme sur les collections. M. et Mme Yves Walter parcourent les musées d'histoire naturelle à travers le monde. Il y a une quinzaine d'années, ils m'ont apporté un moulage de la tête et des pattes fixé sur un bloc de mousse polyuréthane dont ils m'ont fait cadeau. J'ai toujours voulu reprendre cette base

en reconstituant un mannequin en plumes. Finalement, le déclic se fit à l'occasion de l'exposition temporaire sur les grandes crises de l'histoire de la Terre présentée à l'Espace Pierres folles de St Jean-des-Vignes. Après avoir réalisé le corps sculpté et modelé, collé les yeux puis fixé l'ensemble sur un socle, il ne me restait plus qu'à trouver des plumes qui se rapprochent le plus des documents existants sur le dodo.



Cela n'a pas été une moindre affaire de se procurer deux grosses dindes sur pied à cet effet. Ce fut possible grâce à un élevage dans une ferme bio Uniforme. Profitant de l'approche des fêtes de Noël, je fis « d'une pierre, deux coups » : la viande pour le repas, et la peau avec ses plumes pour la reconstitution. J'ai eu la chance de pouvoir traiter ces plumes dans l'atelier de mon frère



Claude, taxidermiste à Charly, à l'aide d'un produit chimique antiseptique et antibactérien : l'Anticryprogamique pour la conservation des plumes. Après avoir lavé et séché les plumes il me fallait prélever en premier les plumes frisées pour les fixer sur les cuisses et l'arrière train du dodo avec une colle spéciale, neutre et translucide.

S'ensuit un studieux collage plume par plume croisée. Vient alors la pose des plumes communes, en partant du dessous du ventre, puis en remontant sous le cou et les côtés et en terminant



par la tête et le dos. Enfin des plumes blanches d'oie sont réservées pour les ailes Il m'aura fallu pas moins de 400 heures de travail au total pour recréer cet oiseau disparu.



### Remerciements

Je voulais tout particulièrement remercier monsieur et madame Yves Walter, et Claude Berthodin, taxidermistes restaurateurs, qui m'ont apporté une aide précieuse, ainsi que Madame Cécile Mourrer, spécialiste en anatomie comparée des squelettes d'oiseaux fossiles et actuels à l'Université Claude Bernard (Lyon I) pour sa contribution à la recherche bibliographique.

Merci également à mes collègues : à Marc Dupoizat pour son prêt d'un grand livre des espèces disparues, et à tous ceux qui ont participé à cette aventure jusqu'à l'installation du dodo

dans sa dernière demeure au musée de l'espace Pierres folles, notamment Maurice Françon, Jacques Gastineau, Frédérique Serraille. Merci encore à Bruno Rousselle, responsable de l'espace Pierres folles pour son accueil. Sans oublier Hugues Savay-Guerraz, conservateur au musée archéologique de Lyon-Fourvière, qui, au détour d'un voyage à l'île Maurice, a déposé une photo de notre spécimen au



musée du Dodo : retour aux sources symbolique pour notre oiseau disparu.

**Robert Berthodin**